

Makhno, un homme parmi les hommes



■ Malcolm MENZIES

MAKHNO, UNE ÉPOPÉE

Traduit de l'anglais par Michel Chrestien

Paris, L'Échappée, coll. « Lance-tempête », 2017, 256 p.

La parution, en 1972, chez Belfond, de ce livre de Malcolm Menzies contribua à défaire quelques-unes des contre-vérités admises et répétées sur le « bandit Makhno » par les maîtres-penseurs du marxisme universitaire dominant. En cela et pour cela, il fut un événement éditorial de première importance pour une génération militante qui fit ses premières armes dans la grande mêlée (libertaire) de mai 68.

Il est probable qu'on ait oublié, aujourd'hui, ce qu'exigeait de tension argumentative – et parfois d'implication physique –, pour un anti-autoritaire de base, tout débat politique sur la révolution russe à une époque où le « lénino-gauchisme », qui avait pignon sur rue, défendait sa réputation bolchevique avec les mêmes outrances et méthodes que ses frères ennemis staliniens. Comme on a oublié les attraits qu'une certaine doxa marxiste exerça, en ces temps illusoire, sur un « néo-anarchisme » directement issu de 68 et convaincu que l'heure était enfin venue d'opérer cette synthèse « marxiste libertaire » qu'il était visiblement seul à souhaiter. L'inventaire est d'autant moins vain qu'il a la double vertu de situer l'époque dans ses travers, mais aussi de permettre un rappel : ce *Makhno, une épopée* qui, chez Belfond, devait à l'origine paraître dans la collection « Changer la vie », dirigée par Daniel Guérin (et, accessoirement, par Jean-Jacques Lebel), fut finalement refusé par le principal théoricien du « marxisme libertaire » post-soixante-huitard, qui le jugea inapproprié. Son patron, heureusement, passa outre et l'édita hors collection. On ne sait s'il en tira bénéfice, mais il fit indiscutablement œuvre utile.

Si nous revenons sur cette anecdote, c'est que, dans une brève mise au point qui précède la belle réédition, chez L'Échappée¹, du livre de M. Menzies, l'auteur s'y réfère avec une bienveillance très *british* en indiquant que la « volte-face » de Guérin s'expliquerait, *in fine*, par « la peur que le “manque d'orthodoxie” de [son] ouvrage déplaise au mouvement libertaire » (p. 7). Ce qui, convenons-en, eût été étonnant de la part du très peu orthodoxe Daniel Guérin. La vérité est sans doute ailleurs, dans les méandres d'un temps où la pratique du déconcertant mensonge avait cet avantage de dissimuler les réelles, et pas toujours honorables, raisons d'un refus. Dans le cas qui nous occupe, elles semblent pourtant claires : le point de vue de M. Menzies sur Makhno n'est pas celui d'un historien militant, mais celui d'un écrivain, un authentique écrivain, qui s'est passionné, sans s'aveugler, pour un homme dont la vie est un roman. Dans cet attrait, l'anarchie joue évidemment son rôle, la politique aussi, l'histoire de même, mais ce qui intéresse M. Menzies, c'est le tragique de l'homme face à sa destinée. Il l'explique très bien, d'ailleurs : « Makhno appartient à ce domaine où la légende et l'histoire se mêlent : l'immortel n'est pas toujours le vainqueur. Trotsky à Prinkipo et à Royan émeut davantage l'imagination que Staline au Kremlin. Et quel autre protagoniste de cette taille, soldat ou politique, dans le plus grand bouleversement social de notre époque, est mieux fait pour nous intriguer que ce rustre paysan qui créa l'embryon d'une société libertaire dans l'Ukraine méridionale et prit les armes pour la défendre ? » (pp. 23-24). L'épopée, c'est le passage du temps sur un homme qui aura tout vécu, mais qui va tout

¹ Le texte de cette réédition a été en grande partie retravaillé par l'auteur.

perdre. Tout, même sa réputation. Trop humaine, c'est-à-dire trop centrée sur l'individu lui-même, l'approche de M. Menzies ne pouvait évidemment satisfaire les tenants d'un anarchisme dit social qui partage avec le marxisme le goût des multitudes et de leur mise en mouvement par l'opération de l'Idée, de la guerre de classe ou de la science stratégique supposée de sa chefferie autoproclamée.

Du coup, il est fort possible que cet ouvrage parle davantage à notre époque, pourtant si pauvre en imaginaire révolutionnaire, qu'à celle, hypertrophiée de convictions « militantes », de notre jeunesse. Et qu'il reste, en dépit de la littérature produite depuis 1972 sur le personnage, « le » livre nécessaire sur Makhno, celui qui touche à la vérité profonde d'un perdant magnifique dont aucun apologue ou détracteur ne sut, à vrai dire, jamais saisir les failles.

C'est que M. Menzies, tous ses livres le prouvent², est un écrivain de l'humaine condition, de l'exil, de la perte à soi et de la conquête, toujours vaine, d'un espace où vivre l'émancipation. Un écrivain qui aime les hommes pour leurs faiblesses et leurs aptitudes au défi, un écrivain qui a inventé un genre romanesque en faisant de l'anarchie son matériau de prédilection, une anarchie qui ne peut être saisie que si l'on porte sur elle un regard décentré, un regard d'au-delà les apparences et les intentions, un regard au ras des êtres. Labyrinthique, cette cause libertaire qui irrigue son œuvre tient, à ses yeux, de la luciole des refus conscients, mais aussi d'une lancinante douleur secrète, celle qui naît de la perspective qu'aucune victoire ne saurait signifier, pour elle, autre chose que sa défaite, c'est-à-dire son ralliement au temps linéaire de l'histoire et du pouvoir. L'essence, il en est convaincu, il faut la chercher ailleurs, dans le rythme que donne le mouvement même de la révolte et, quand l'histoire s'en mêle, dans les premières flammes d'une révolution qui ne peut vivre que de ses impatiences.

La révolution, c'est Makhno, l'homme de la terre, l'intuitif, tiraillé entre « conviction idéologique » et « inquiétude métaphysique », qui sait, presque seul, « canaliser une révolte paysanne chaotique, puis la transformer en mouvement révolutionnaire, prenant comme but l'éternelle nostalgie d'une liberté sociale complète » (p. 67). C'est encore Makhno, « seul anarchiste de son temps qui ait exercé une influence sur le cours de la révolution et de la guerre civile » (p. 69), cherchant désespérément, dans le chaos d'une Ukraine ballottée entre Austro-Allemands, rouges, blancs et pétiouristes, à impliquer, dans cette guerre de grande intensité, des anarchistes – « de papier » – bien trop regardants, à ses yeux, sur la méthode. C'est toujours Makhno tenant tête à Lénine après avoir forcé sa porte et assumant quatre ans durant « le désordre sanglant de son époque » (p. 82).

Dans ce « monde crépusculaire » où « il n'existe qu'un absolu, qui est la mort, sa propre mort ou la mort de l'opresseur » (p. 39), le héros, nous dit M. Menzies, se révèle comme émanation d'« une conjonction d'événements et d'influences » (p. 43). Sa différence avec « l'homme ordinaire », dont il partage « le sort commun de la misère » (p. 29), tient à cette « tension nerveuse » (p. 40) qui le maintient « au-dessus de l'abîme » (p. 40), à cette intuition murmurante qui lui permet de saisir, *in vivo*, les principaux enjeux d'un temps où, dans une rupture de cycle, tout devient jouable, même l'incertain. Si Makhno muta si rapidement en « héros » des plaines d'Ukraine, en légende immensément vivante auprès des paysans, c'est précisément parce que son intuition et sa volonté l'emportèrent *de facto* sur les doutes « qui assiègent le théoricien

² *En exil chez les hommes* (Corps 9 Éditions, 1985, dans une traduction de l'anglais par Ariane Bataille ; rééd. Rue des Cascades, 2007) ; *Trois contes des îles* (Corps 9 Éditions, 1987, dans une traduction de l'anglais par Ariane Bataille) ; *Desde las montañas de Colombia* (en espagnol traduit de l'anglais, Editorial Mabilion, 1999) ; *Mastatal. Une colonie individualiste au Costa Rica* (Plein Chant, 2009, texte français établi par Vera Osterman) ; *Deux lieux de temps. Le poète et le bandit* (Plein Chant, 2014, texte français établi par Ursula Ingreen).

Lire la recension d'*En exil chez les hommes* sur <http://acontretemps.org/spip.php?article214>

Lire la relation de *Mastatal* sur <http://acontretemps.org/spip.php?article273>

anarchiste dès qu'il entre dans le domaine de l'action positive » (p. 67). Il faudrait s'interroger dans le détail sur cette prédisposition au doute qui fait de l'anarchiste – et pas seulement de l'anarchiste de « papier », du théoricien – une figure de révolutionnaire pas toujours productive au moment de l'assaut final. Les cyniques du sens de l'histoire, ces fossoyeurs de révolutions, le lui ont assez reproché : beau parleur, homme d'action, mais trop velléitaire, trop idéaliste, pour devenir un révolutionnaire conséquent. Makhno, lui, n'avait pas ces pudeurs. Peut-être n'en avait-il même pas les moyens. S'il chercha « désespérément [...] une aide éclairée et expérimentée » (p. 168) de la part des anarchistes – aide qu'il ne trouva pas ou qu'il ne trouva qu'à la marge d'un mouvement lui-même éclaté, fragmenté, déchiré, contradictoire –, il faut bien admettre que la jonction opéra mal. On pourrait y voir un ratage, mais un ratage fondé sur une gêne, une méfiance, une incompatibilité. Toutes choses qui se sentent, d'ailleurs, dans le jugement moral, plutôt négatif, que les hautes figures intellectuelles de l'anarchisme russe – Voline, en premier – portèrent sur l'homme Makhno et qui, retouché par le bolchevisme triomphant, contribua à faire de lui ce qu'il en fit : une caricature diabolisée à effet prolongé.

La cause est entendue. Makhno accepta, comme chef de guerre, « le fardeau moral de ceux qui s'érigent en juges et exécuteurs en même temps » (p. 108). Sa générosité valait ses excès. Sa passion se nourrissait de ses propres démons. Ses quatre ans de guerre civile, il les vécut « au seuil de l'éternité » (p. 83) en jetant « les fondations d'une légende personnelle qui deviendrait celle du peuple qu'il était prêt à conduire contre le Directoire, les bolcheviques, les armées blanches, et Dieu lui-même » (p. 117). Avec le temps, « une élite militaire se forma autour de lui, camarilla séparée de la masse des combattants, et qui prenait des décisions sans se référer au Conseil militaire insurrectionnel » (p. 167). M. Menzies n'entretient aucune mythologie ; il s'intéresse au parcours d'un homme confronté à l'histoire. Chez lui, le temps historique ne fait pas sujet, mais trame. Celui d'où jaillirent les « bandits tragiques » d'*En exil chez les hommes* comme celui où évolua le Makhno de l'épopée, ce paysan d'Ukraine dont l'anarchisme était assurément plus viscéral qu'idéologique. C'est aux individus plus qu'aux forces sociales que s'intéresse M. Menzies. Avec l'idée que ceux qui sortent du lot – et qu'il ne juge pas – cachent en eux autant de secrets que de puissance dans la réalisation de leur désir de vengeance sociale. Dans la solitude, Bonnot fut de ceux-là ; dans la multitude, Makhno fut cet autre. Des romantiques d'un absolu qu'ils ne comprenaient pas toujours eux-mêmes, mais auquel, par instinct, par désespoir ou par revanche, ils se donnèrent entièrement. En sachant de surcroît que les épopées finissent le plus souvent mal.

Dans la vie d'un révolté de tous les instants, la mesure du temps relève d'un comptage particulier : d'un côté, le poids des jours, l'attente du soulèvement, l'enfermement physique ou moral, le mal de vivre ; de l'autre, ces parenthèses de subversion collective où, par une curieuse conjonction des astres, comme aurait dit Blanqui, la vie devient la vie, cette chose que le révolté peut enfin toucher jusqu'à la brûlure : le moment-révolution. Cette dialectique, M. Menzies la maîtrise comme nul autre, et il faut croire que ce *Makhno* – qui fut son premier exercice, rappelons-le – n'y est pas pour rien.

Il est vrai que, restitué, comme ici, dans toutes ses dimensions, le personnage relève du cas d'espèce. Détermination, tension, intuition, qualités de stratège lui auront valu l'admiration de tout un peuple de petits paysans, un peuple dont il croyait, presque religieusement, à la rédemption par la révolution sociale et libertaire. Au-delà des trahisons, des ruptures, de la défaite et, enfin, de la nuit qui tomba sur la Makhnovchtchina, il aura subi les insinuations, les avanies personnelles, les insultes, les calomnies – dont la pire, la plus injuste, éternellement réitérée, fut celle d'antisémitisme. Il aura payé de sa personne, comme peu d'autres chefs de guerre. Il aura éprouvé le

désespoir. Il aura connu l'exil, l'un des plus tristes qui fût. Un exil comme un abîme de désolation.

Les pages que M. Menzies consacre à l'exil du *batko* sont, sans doute, les plus poignantes de son livre. La « chute » dure treize ans. Treize ans de calvaire. Un drame personnel à épisodes. Une déroute. La Roumanie, la Pologne, Berlin... Condamné à mort par les autorités bolcheviques, il est un homme traqué. Voline lui obtient un visa pour la France. Il gagne Paris en 1925 pour devenir un homme isolé qu'aucune fraternité libertaire ne viendra réchauffer, ou si peu. Pour les anarchistes russes en exil, Makhno n'est plus qu'un poids mort. Une épave doublée d'un caractère de chien. Accompagnée de leur fille Lucie, Galina A. Kouzmenko, sa compagne, le rejoint un temps avant de le quitter. Dès lors, tout lui fait défaut. Ombre errante dans une ville qu'il vit comme un enfer, physiquement brisé, incapable de communiquer dans une langue dont il peine à assimiler les premiers rudiments, il travaille dans la chaussure, puis s'embauche comme manœuvre chez Renault. Pas longtemps : le travail est trop pénible pour lui. Moins dur, cela dit, que les affronts dont il est victime. En interne, au sein du groupe des anarchistes russes exilés, où il se voit critiqué, sans autre soutien que celui d'Archinov – et encore ! –, pour ses actions passées. En externe, où il doit affronter, presque seul, les infamies de la presse communiste sur son antisémitisme supposé dont la légende vient d'être réactivée par un ignoble libelle de Joseph Kessel, *Makhno et sa juive*. Sans autre issue que de défendre son honneur bafoué, le temps pèse sur lui comme une chape de plomb. La dialectique du temps s'est de nouveau enrayée. Makhno est au plus bas. Et pourtant il résiste, il s'agite. Participant aux débats qui échauffent les anarchistes exilés, il soutient, contre Voline, la *Plate-forme* d'Archinov pour un anarchisme organisé, militarisé diront d'aucuns. Mais surtout il se met à écrire ses mémoires, besogneusement, sans autre support que sa mémoire du moment-révolution. On l'a embauché, par charité, à *La Patrie humaine*, journal pacifiste, où il s'acquitte de menus travaux. Il boit pour oublier le cauchemar de son existence ; il boit pour ranimer sa légende ; il boit beaucoup, comme on se perd. Sa destinée s'achève, le 25 juillet 1934, en homme parmi les hommes, au pavillon des tuberculeux de l'hôpital Tenon.

Le drame de Makhno aura sans doute été d'avoir survécu à la défaite. Mille fois, il aurait pu mourir au combat, et c'eût été là son plus glorieux devenir. À défaut, il dut éprouver jusqu'au bout cette humaine sentence qu'énonce M. Menzies : « Rien ne blesse aussi cruellement que la possession d'une vérité qui ne peut convaincre personne. »

Freddy GOMEZ

– novembre 2017 –

[<http://acontretemps.org/spip.php?article645>]